

REFLEXIONS SUR UN PUBLICAIN

«Mais le péager, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant: O Dieu! sois apaisé envers moi qui suis pécheur!»

(Luc 18:13)

Bien des hommes qui se disent religieux, qui croient l'être, qui le sont, en effet, à quelque degré, s'efforcent constamment de se donner le change à eux-mêmes, se paient de mots et d'apparences pour ne pas voir le fond des choses et pour échapper à ce que la religion a de plus essentiel. Nous transformer à l'image de Jésus-Christ, nous régénérer par l'Esprit d'en haut, voilà le but; mais ces chrétiens de nom ne désirent nullement y atteindre. Pour s'y dérober, tout leur sert de subterfuge, et, par un étrange détour, le refuge vénéré auquel ils ont le plus souvent recours, c'est la morale.

Ne craignez pas de m'entendre prononcer une parole qui porte la moindre atteinte à la souveraineté imprescriptible de la morale. A Dieu ne plaise qu'en aucun temps la voix d'un ministre de l'Évangile ravale au-dessous de leur rang la morale et ses immuables préceptes! Nous vivons dans un siècle qui a besoin plus que tout autre qu'on lui rappelle hautement l'autorité absolue, le droit divin de la morale, l'abîme infranchissable qui sépare le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'usage de l'abus. Ceux qui sont chargés parmi nous de **«dénoncer à Jacob ses forfaits et à Israël ses iniquités»**, n'ont pas le droit de laisser échapper une occasion de redire que le bien, c'est ce que Dieu aime et veut, et le mal, — le mal, quels que soient ses prétextes, ses excuses, sa nécessité prétendue qui n'est jamais qu'un mensonge et un blasphème, — le mal, c'est ce que Dieu abhorre et interdit. En un sens, ils ont mille fois raison, ceux qui dans la religion ramènent tout à la morale; ceux qui dans leur prière prennent pour point de départ la sainteté de Dieu: **«Que ton nom soit sanctifié!»** et pour dernière, pour suprême aspiration, laissent échapper ce cri d'angoisse: **«Délivre-nous du mal!»**. C'est ainsi que notre Maître nous a enseigné à prier.

Et cependant ne vous y trompez pas: la morale est insuffisante. La morale n'a jamais converti personne; la morale ne peut rien sauver. Ses lois les plus pures, l'autorité de ses préceptes les plus sacrés, ses exemples même les plus touchants et les plus nobles, mis en contact avec l'effervescence des passions... que dis-je? toute la morale de ce monde

et du ciel brûlera comme la paille, fondra comme la cire au feu, se dispersera comme la balle de blé au souffle de l'ouragan, et il n'en restera rien. Disons tout: il y a dans la morale, comme dans toute loi inflexible, impassible, impersonnelle, une raideur, une froide sécheresse, qui non seulement lasse et rebute les cœurs combattifs, mais les froisse et les irrite.

Aussi est-il des âmes qui ont recours à un extrême opposé. Leur ressource contre le sérieux du christianisme, elles la trouvent dans une sensibilité exaltée. L'amour, demandent-elles, n'est-il pas essentiel à la religion de Jésus? N'est-il pas vrai de dire que Christ n'est point où manque la charité? Rien n'est plus vrai; mais, demanderons-nous à notre tour, quelle est la valeur, l'efficacité d'une piété de sentiment, quand elle n'est que cela? C'est quelque chose de vaporeux et de vague, de fade et de mou; elle n'a aucun but précis, et n'aurait pas la force de le poursuivre si elle en avait un. C'est une suite vaine d'aspirations confuses, de pâles velléités, d'efforts épuisés. L'âme ne saurait tomber dans un piège plus funeste que ce tiède brouillard, où elle prend ses rêves pour des travaux, ses transports pour des victoires, ses imaginations pour des réalités. Elle arrivera, si elle s'abandonne sur cette pente glissante, à se persuader que le mysticisme dispense de tout, et que ses chimères lui tiennent lieu de foi, de vertu et de dévouement.

Ce demi-sommeil, cette vue nuageuse des choses les plus nécessaires, se retrouvent dans un autre travers, qu'à défaut d'un nom plus précis, il faut bien appeler la religiosité. Ce n'est ni dans la morale, ni dans l'amour, c'est dans la religion que plusieurs cherchent et trouvent une arme contre elle-même. Ils n'hésitent point à se croire à l'abri de tout reproche: le sentiment religieux, la piété, le goût des choses saintes, les pratiques, la prière, n'est-ce pas la religion saisie dans son essence même? Elle est si rare dans ce temps de matérialisme et d'esprit positif, qu'il semble bien plus nécessaire de la recommander sans cesse, que de mettre en garde contre ses prétendus abus.

Plus elle est rare, mes frères, plus il est urgent de la distinguer de ce qui souvent usurpe sa place au milieu de nous. Combien de gens, au lieu d'entrer dans le sanctuaire, passent toute leur vie dans le vestibule du temple! Il y a chez quelques-uns une religion de mots et d'actes extérieurs qui consiste à mettre les pratiques à la place des progrès, à s'acquitter des formalités d'usage au lieu de se vaincre soi-même pour se donner à Dieu. Plus on adore de cette façon stérile, moins on se croit

obligé de sanctifier son cœur et sa vie. Il y a chez d'autres une religion d'artiste, de littérateur, d'antiquaire, une foi poétique, laquelle n'est nullement la foi chrétienne, et qui a pu rendre quelques services utiles aux premiers jours du siècle, quand il s'agissait d'effacer sur les choses saintes la trace impure des sarcasmes dont on les avait souillées, mais qui manque absolument de nerf et de vie, qui n'a sur les consciences nulle prise et sur la conduite nulle influence sérieuse. On peut admirer le christianisme toute sa vie, l'admirer même sincèrement, sans avoir un seul instant la volonté de devenir soi-même un vrai chrétien. Il faut donc le reconnaître: ni la religiosité, ni la sensibilité, ni la morale, ne sont le christianisme. Nécessaires toutes trois, elles sont toutes trois insuffisantes. Bien plus: insuffisantes séparément, elles le seraient même réunies.

Il n'en serait pas autrement quant, au lieu de ces formes partielles du christianisme, je vous aurais parlé de la rigueur dogmatique, ou d'une théologie savante, ou d'une constante application aux œuvres de charité. On peut avoir l'une ou l'autre de ces fractions, inégalement importantes, mais toutes précieuses, de la religion et de l'Évangile, on pourrait même les posséder toutes, et manquer encore ce qui est nécessaire pour les rattacher en un faisceau puissant, du lien, du nœud qui doit confondre toutes ces forces diverses en une seule, de ce qui fait la vie et retrempe l'âme, d'un principe de mouvement et d'activité spontanée, de ce qui donne l'impulsion et l'élan.

Ce nœud mystérieux, ce point vital du christianisme, quel est-il?

Jésus-Christ lui-même va nous le montrer dans une parole aussi simple que profonde, dans une prière mentale qu'il met lui-même au cœur d'un des personnages de ses paraboles: c'est le péager qui, n'osant s'approcher ni même lever les yeux vers le ciel, se frappait la poitrine en s'écriant: *«O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis un pécheur!»*

Voilà, mes frères, un adorateur qui ne cherche nullement à fuir ce que la religion a de plus réel, ni à tromper sa propre conscience. Jésus nous déclare qu'il s'en *«retourna justifié dans sa maison»*. Puisseons-nous rentrer dans nos demeures, en emportant les mêmes sentiments au fond de nos cœurs!

ATHANASE COQUEREL
(Extrait des «Homélies», 1855)